

# LE PAYS DE FRANCE



Organe des  
ÉTATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME.

Edité par  
**Le Matin**  
2.4.6  
boulevard Poissonnière  
PARIS

*G<sup>al</sup> Christian*

Abonnement pour la France. 15 Frs.

Abonnement pour l'Etranger. 20 Frs.



# SUZY L'AMÉRICAINE

GRAND ROMAN CINÉMA INÉDIT, PAR GEORGES LE FAURE

## NEUVIÈME ÉPISODE : LES TRUCS DE L'ANCIEN LÉGIONNAIRE

XX

### L'AVION SAUVEUR

C'était une pauvre habitation, perdue au milieu de la solitude et fréquentée seulement des vaqueros désireux de renouveler leur provision d'eau-de-vie ou de faire faire à leurs vêtements quelque réparation urgente et indispensable...

L'homme emplissait leurs gourdes et la femme jouait de l'aiguille, durant que les chevaux se reposaient...

A ce métier peu lucratif, cependant ils avaient réussi à vivre et même à amasser pour leurs vieux jours quelques modestes économies ; bientôt ils voyaient venir l'instant où il leur serait possible de gagner Mexico ; là, dans quelque humble faubourg, ils achèveraient leur existence, au milieu d'un cadre moins sauvage que celui où s'était écoulée leur vie.

Tous deux, sur le pas de leur porte, se livraient à leurs journalières occupations, lorsque soudain l'homme, levant la tête, écouta, puis déclara :

— Allons ! encore quelqu'une de leurs infernales machines !...

— Un avion, qu'ils appellent ça, fit sa compagne d'un ton curieux, tandis que son regard fouillait le ciel à la recherche de l'appareil...

— Le vois-tu ? interrogea l'homme en braquant son bras vers un gros nuage sur lequel une tache plus claire venait d'apparaître.

Et il ajouta d'une voix soucieuse :

— Ces Yankees ont toutes les audaces !...

Comme il achevait ces mots, sa femme poussa un cri :

— Jésus Maria !... Qu'est-ce que c'est que ceux-là ?

Elle montrait, accourant vers eux de toute la vitesse de ses jarrets, un homme qui ployait sous le poids d'un corps humain.

Tout de suite en méfiance, car dans ces solitudes on ne sait jamais à qui l'on a affaire, l'homme cherchait des yeux une arme pour se défendre au besoin.

Mais déjà l'Arbi les avait rejoints.

— Par grâce, mon camarade, supplia le légionnaire, pouvez-vous me donner l'hospitalité pour cette jeune fille qu'un malaise subit vient de terrasser...

L'homme et la femme se regardaient, hésitant à faire bon accueil à cette requête.

D'autant que le fugitif, avec ses vêtements en lambeaux, ses chairs arrachées, son visage maculé de poussière, ne pouvait nécessairement inspirer grande confiance.

D'un autre côté, cette jeune femme inanimée attirait la compassion.

Comprenant ce qui se passait dans leur esprit, l'Arbi insista :

— Ma brave femme, si vous aviez une fille et qu'elle fût en danger, n'aimeriez-vous pas que quelqu'un vint à son secours ?

Emue, la vieille interrogea :

— Quel danger ?...

— Des bandits qui courent la montagne nous ont attaqués et je n'ai dû qu'à la rapidité de mes jambes de pouvoir arracher à la mort cette pauvre enfant.

— Des bandits ! répéta la vieille terrorisée, en joignant les mains...

Et devant ses yeux surgit la vision terrible des scènes de carnage dont le récit courait depuis quelque temps à travers la montagne.

D'autorité, il pénétra dans la pauvre demeure, poussa une porte et se trouva dans une chambre où il étendit sur un lit Suzy, toujours sans connaissance...

D'eux-mêmes, l'homme et la femme s'empres- saient maintenant : tandis que le premier courait au dehors chercher de l'eau fraîche, sa compagne soulevait une trappe et descendait rapidement les degrés d'une échelle qui donnait accès à la cave d'où elle remontait presque aussitôt, rapportant une terrine et des linges secs.

— Alerte ! fit tout à coup l'homme en rentrant précipitamment dans la pièce, des hommes à cheval débouchent du sentier... Ils paraissent se diriger de ce côté.

L'Arbi poussa un juron et grommela :

— Ces démons-là ont retrouvé nos traces.

Comme il réfléchissait au parti à prendre, considérant Suzy d'un air profondément apitoyé, la jeune fille reprit connaissance et tout de suite, à

voir les visages troublés qui se penchaient vers elle, eut conscience de la situation...

D'autant qu'au dehors s'entendait le tonnerre d'une galopade effrénée.

— Ce sont eux, n'est-ce pas ? interrogea-t-elle en sautant sur ses pieds...

Vaillante, elle était déjà prête à faire face aux nouveaux dangers qui la menaçaient.

Mais déjà le légionnaire avait un plan.

— Vite, fit-il en la poussant aux épaules vers la trappe que la vieille avait laissée ouverte derrière elle en remontant de la cave, descendez par là et tenez-vous coi jusqu'à ce que je vous rejoigne...

Elle voulut tenter de résister ; mais l'Arbi, d'autorité, lui fit descendre les premières marches...

Puis, aux deux vieux, tandis que rapidement il refermait la trappe, il enjoignit de regagner le seuil de leur demeure et de reprendre leurs occupations, les suppliant, au cas où les coquins les interroge- raient, de nier qu'ils eussent vu qui que ce fût...

Lui-même, embusqué derrière la fenêtre, le revolver au poing, surveillait l'extérieur, prêt à défendre l'accès de la cave jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Les deux vieux, la tête perdue, avaient d'un pas chancelant obéi et sur le seuil faisaient effort pour donner le change aux nouveaux arrivants.

Cependant les hommes de Pancho, arrivés près

et la suivit, bien que la seule pensée de fuir devant ces misérables lui mit la rage au cœur...

Au moment même où il rabattait la trappe sur sa tête, les autres se ruaient à travers la pièce, furieux d'avoir fait buisson creux, car ils étaient bien persuadés que leur proie s'était réfugiée dans cette demeure qui, fouillée par eux, s'était trouvée absolument vide.

Fous de colère, ils brisaient tout, comme s'ils eussent voulu rendre responsables de leur déconve- nue ces pauvres choses, ces humbles meubles, ces pitoyables étoffes.

Mais cette destruction ne pouvait satisfaire leur rage : l'un d'eux, qui avait découvert un bidon de pétrole, en arrosa les misérables débris auxquels il mit le feu...

Cet acte de vandalisme accompli, ils se retirè- rent et remontèrent à cheval, curieux d'aller à dis- tance se repaître du beau spectacle qu'allait faire l'incendie...

Cependant, dans la cave où ils se tenaient tapis, les deux fugitifs ne tardèrent pas à sentir une cha- leur atroce se dégager du plafond ; en même temps, par les fissures des planches mal jointes, se glis- saient des filets d'une fumée acre qui les prenait à la gorge et leur brûlait atrocement les yeux.

Aussi longtemps que cela fut possible, ils tin- rent bon : mais il vint un moment où, malgré tout leur courage, le feu, qui prenait de rapides proportions au-dessus de leurs têtes, les contrai- gnit à songer à fuir leur cachette.

— Miss Captain, bégaya l'Arbi, il faut sortir d'ici coûte que coûte, si nous ne vou- lons pas être rôtis tout vivants...

Elle prit son revolver pour être prête à toute éventualité, et crânement déclara :

— Nous sortirons quand tu voudras, old fellow...

— Tout de suite, en ce cas, s'il vous convient, miss Captain, répondit-il, car en vérité, avant quelques secondes, je ne serai plus bon à rien...

Et de fait, aveuglé par la fumée, les yeux troublés, la gorge desséchée, flageollant sur ses jambes, il donnait l'impression d'un homme ivre.

L'un après l'autre, ils gravirent donc l'esca- lier.

L'incendie grondait au-dessus de leurs têtes, et ils se demandaient ce qu'il allait advenir d'eux quand ils déboucheraient au milieu des flammes...

D'autre part, à quoi se résoudre ?

Sous peine d'être enfumés comme des bêtes dans leur tanière, il leur fallait bien affronter coûte que coûte le danger qui les attendait dehors.

L'Arbi passa le premier : à peine la trappe en partie consumée par les flammes était-elle soulevée qu'il se rua droit devant lui, en dépit de la fumée qui l'asphyxait et des flammes qui ôtissaient ses vêtements et ses cheveux.

Suzy, courageusement, le suivait.

Quand ils furent hors, ils se regardèrent : ils ne pouvaient croire qu'ils fussent vraiment sains et saufs et se demandaient s'ils n'étaient pas la proie d'une hallucination !...

Mais leur joie ne pouvait être que de courte durée : tout de suite l'horreur de la situation les saisit.

Certes oui, ils étaient sauvés..., sauvés de l'in- cendie...

Mais perdus au milieu de la solitude, sans moyen de locomotion ni de ravitaillement, pou- vaient-ils vraiment espérer qu'il leur serait possible de rallier la Gran Sonora.

Sans compter que les hommes de Pancho bat- taient évidemment la région, qui était en outre sillonnée par les troupes d'insurgés ralliant en hâte la passe d'El Diabolo !...

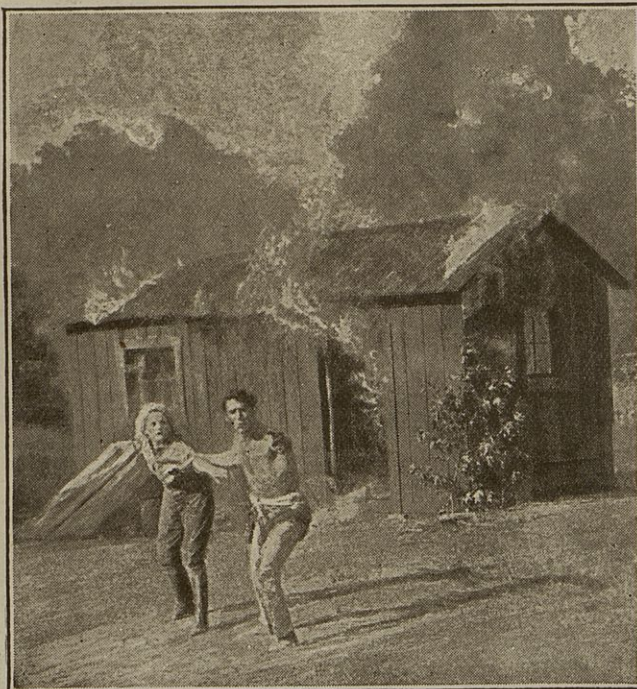
— Brr, fit tout à coup l'Arbi qui sentait les yeux de sa compagne fixés sur lui, secouons ça, mon garçon..., ce n'est pas le moment de « piquer un cafard », comme on disait à la Légion.

Donc, il s'agissait de réagir en faisant quelque chose.

Mais cela était bientôt dit : quoi faire ?...

Comme ils étaient là, immobiles, ne disant mot, s'interrogeant du regard, comme si chacun d'eux eût compté sur l'autre pour produire le miracle néces- saire, soudain le silence se trouva troublé par une série de détonations sourdes qui éclatèrent à quel- que distance.

(Voir la suite page 15).



de l'habitation, avaient mis pied à terre et, mena- çants, questionnaient les pauvres gens.

Ceux-ci, tremblants de tous leurs membres, bal- butaient d'inintelligibles paroles, désireux de sau- ver leur peau et, d'autre part, se refusant à causer la perte des deux fugitifs qui s'étaient fiés à leur loyauté.

— Personne ! affirmaient-ils à l'unisson, nous n'avons vu personne...

Mais leurs voix qui tremblaient, leurs regards embarrassés traduisaient clairement leur mensonge.

— Vous mentez tous les deux ! finit par hurler, exaspéré, un des cavaliers...

Et, comme une brute sauvage, il abattit de deux coups de revolver tirés à bout portant l'homme et la femme, tandis que ses compagnons se ruaient comme des enragés dans l'intérieur de la pauvre demeure...

Au bruit des détonations, Suzy avait grimpé qua- tre à quatre les degrés de l'échelle et rejoint l'Arbi.

— Oh ! miss Captain... miss Captain !... bal- butia-t-il épouvanté de la voir ainsi hors de la cachette qu'il lui avait choisie.

Mais elle ne le laissa pas poursuivre et déclara :

— Ou tu vas descendre en bas avec moi de suite, ou je reste avec toi !...

— Miss Captain !...

Elle l'interrompit de cette voix qu'il lui connais- sait bien et qui disait une décision irrévocablement prise.

— J'entends partager ton sort, déclara-t-elle.

Alors, sentant qu'il n'arriverait pas à vaincre la détermination de sa compagne, il en prit son parti



# LE PAYS DE FRANCE

## LA SEMAINE MILITAIRE

Du 10 au 17 Janvier



L n'y a eu, du 10 au 17, que des opérations sans importance sur le front britannique. Les Allemands ont continué à effectuer çà et là de petites attaques, dans lesquelles ils n'ont pas été plus heureux que d'habitude. Au sud d'Armentières le 11, au sud de Lens le 12, à l'est de Monchy le 13, au sud-est d'Armentières le 14, leurs tentatives contre les lignes britanniques échouent piteusement. Par contre, nos alliés ont enregistré quelques succès. Le 10, deux de leurs régiments, ayant attaqué sur trois points les tranchées allemandes au sud-est d'Ypres, ont fait subir de nombreuses pertes aux occupants et ont ramené des prisonniers et des mitrailleuses. A l'est de Loos, le 12, une autre petite force britannique réussit un coup de main qui lui permet de ramener des prisonniers. Les Canadiens exécutent une opération analogue au nord de Lens le 14 : ils en reviennent avec des Boches capturés. Dans le même secteur, le 15, un nouveau coup de main permet à nos alliés de pénétrer dans les tranchées allemandes, de jeter des grenades dans les abris et d'y prendre des prisonniers et une mitrailleuse.

Dans la nuit du 14 au 15 le port de Yarmouth, sur la côte du comté de Norfolk, à 30 kilomètres à l'est de Norwich, a été bombardé de la mer. Une vingtaine de projectiles sont tombés dans la ville ; il n'y a eu que peu de dégâts et peu de victimes. Le ministre du service national, sir Auckland Geddes, a prononcé, le 14, à Londres, un discours fort important dans lequel il passe en revue les forces militaires des alliés. On y relève notamment les affirmations suivantes : « Si on exclut la Russie et la Roumanie (de l'inventaire militaire de l'Entente) les alliés ont une supériorité substantielle en forces combattantes et en approvisionnements sur les Puissances centrales. En dépit de la défection de la Russie qui pourtant rend 1.600.000 hommes disponibles pour le front occidental, les ressources des alliés et de l'Amérique sont suffisantes pour la victoire... « L'effort fait par la nation britannique a fourni 7.500.000 hommes aux forces armées de la Couronne ; mais il est nécessaire de lever immédiatement encore de 420.000 à 450.000 hommes » et ce n'est là que le minimum prévu pour l'année 1918. On voit que l'Angleterre jette sans compter dans la balance tous les moyens dont elle dispose. Nous apprenons au fil de ce discours que le nombre des femmes travaillant aux munitions en Angleterre est passé de 227.000 en 1914 à 815.000 à la fin de 1917. Dans ce nombre ne sont pas comprises, bien entendu, celles qui travaillent pour l'armée ou l'intendance en dehors des usines de munitions.

L'activité est toujours assez grande sur le front français ; mais elle continue à ne se traduire que par des opérations secondaires. Les Allemands ne se sont pas montrés moins agressifs, du 10 au 17, que les jours précédents. On les voit essayer, dans les secteurs les plus différents, des attaques d'intérêt purement local qui se terminent toujours pour eux par des échecs. Après avoir, le 10, échoué dans un coup de main sur la lisière ouest de la haute forêt de Coucy, ils recommencent, à partir du 12, leurs tentatives dans le secteur de la Meuse, celui qui leur tient le plus à cœur. Leur artillerie y est infatigable : le moindre mouvement qu'ils entreprennent est précédé d'un bombardement aussi violent que s'il s'agissait d'une offensive réelle. Le 12, deux fortes attaques, aidées de lance-flammes, viennent se briser sur le front du bois Le Chaume et se soldent pour les Boches par de lourdes pertes. Le 14, c'est contre la côte de l'Oie et le nord de Louvemont que se portent leurs efforts, et ils ne sont pas plus heureux. Le 15, nouvelle attaque contre le bois Le Chaume, sur un front de 200 mètres : celle-là n'a pas plus de succès que les précédentes.

Pendant que les Allemands s'évertuent ainsi, nos troupiers, de leur côté, prennent de temps à autre l'initiative d'attaques contre leurs positions. Leurs incursions dans les lignes boches leur rapportent toujours quelque chose : on en signale, le 11, en Argonne et dans les Vosges, ainsi que vers la Butte du Mesnil : nos soldats pénètrent dans les tranchées de l'ennemi, y détruisent tout ce qu'ils peuvent et en ramènent des prisonniers. Un coup de main, le 12, au sud-est de Bezonvaux nous permet aussi d'enlever quelques Boches ; de même en Alsace, le 15. Ce même jour, nos troupes, en Lorraine, réussissent une incursion dans la région de Badonviller et ramènent des lignes ennemies plus de quarante prisonniers, dont un officier.

Tous les Russes ne sont pas pervertis par les menées défaitistes. Le général Lochwitsky, qui commandait les forces russes en France, a pris, d'accord avec le gouvernement français, l'initiative de la formation d'une légion recrutée dans les rangs de ce contingent et qui reprendra sa place

sur notre front. Cette légion est maintenant constituée et les premiers éléments ont pris position dans les tranchées.

Bientôt on verra également sur notre front les premières unités de l'armée tchéco-slovaque, constituée par décret du 16 décembre dernier. Celle-là aussi se compose de volontaires : elle est autonome : elle aura son drapeau, blanc et rouge ; mais elle relèvera, au point de vue militaire, du haut commandement français. Elle est en pleine organisation ; sous la direction du général Janin elle reçoit, de nos officiers et sous-officiers, son instruction théorique et pratique : elle représentera une force relativement importante et on peut, est-il besoin de le dire, compter sur son esprit anti-austro-allemand.

### LES OPÉRATIONS EN ITALIE

Sur la Piave inférieure les Italiens, le 14, ont élargi leurs positions entre Vieille-Piave et Sile, mais il y a eu peu d'animation dans les autres secteurs de la Piave.

La lutte reste localisée dans les secteurs montagneux où la chute des

neiges la rend de plus en plus difficile. L'artillerie et l'aviation sont toujours particulièrement actives. Durant cette période du 10 au 17, il a été abattu sur ce front 21 appareils ennemis, dont 12 par l'aviation britannique. De longs bombardements faisaient pressentir qu'une opération importante se préparait vers le mont Asolone. Elle a été exécutée par les Italiens le 14. Nos alliés avaient pour principal objectif de rectifier leur ligne du nord, de Osteria-il-Lepre à la partie supérieure du val Cesilla. Les Autrichiens avaient là des positions d'où ils surveillaient la vallée de San Lorenzo et la plaine de Vénétie vers Bassano. L'artillerie française participa à l'action. Malgré la résistance acharnée et la vive réaction ennemie, d'importants progrès ont été obtenus et de graves pertes ont été infligées aux Autrichiens, auxquels les Italiens ont enlevé 8 officiers et 283 hommes de troupe. Ce succès, s'il ne modifie pas sensiblement le front dans

ce secteur, assure du moins à nos alliés des positions meilleures. Le même jour, au mont Solarolo, les Italiens ont forcé des tranchées et les ont bouleversées. Le 15 encore, à l'est de Caposile, nos alliés ont surpris l'ennemi, lui ont enlevé des positions à la tête de pont et fait 45 prisonniers. Ils lui ont pris de plus des mortiers et des mitrailleuses. Malgré de vives contre-attaques ils sont restés maîtres du terrain conquis. Les communiqués rendent compte de nombreux engagements entre patrouilles et autres fréquentes affaires peu importantes, mais dans lesquels l'avantage reste toujours à nos alliés. Ainsi les Italiens se sont complètement ressaisis et sont redevenus pour les Autrichiens les adversaires redoutables qu'ils ont été longtemps. Il est certain, en tout cas, que grâce à leur énergie et à la décision avec laquelle ils ont fait tête sur la Piave et au plateau d'Asiago, les Austro-Allemands doivent renoncer à pousser plus avant : ils sont nettement maîtrisés et en beaucoup d'endroits ont dû se remettre sur la défensive.

### NOTRE COUVERTURE

#### LE GÉNÉRAL CHRÉTIEN

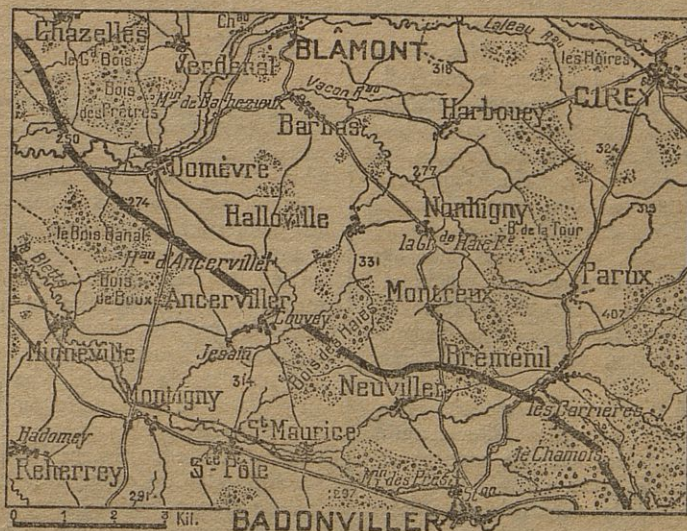
Glorieusement défiguré par une balle qui l'atteignit dans l'oreille droite pendant l'expédition du Tonkin, le général Chrétien a de nouveau été blessé d'un coup de feu au genou droit le 6 septembre 1914.

Né le 12 septembre 1862 à Auxonne (Côte-d'Or), sorti de Saint-Cyr en 1883 comme sous-lieutenant au 1<sup>er</sup> régiment de tirailleurs algériens, capitaine en 1892 au 3<sup>e</sup> tirailleurs, la guerre le trouva colonel ; mais, dès le 19 octobre 1914, il avait le commandement par intérim d'une brigade d'infanterie.

Promu général de brigade le 18 décembre suivant, général de division le 23 décembre 1915, il commande un corps d'armée depuis le 19 janvier 1916.

Le général Chrétien a été fait commandeur de la Légion d'honneur le 25 mars 1915.

ERRATUM. — Dans la biographie du général Berdoulat parue dans notre numéro du 3 janvier 1918, au lieu de : « il s'engageait le 20 octobre 1879 au 57<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale », lire : « il s'engageait le 20 octobre 1879 au 57<sup>e</sup> régiment d'infanterie ».



NOS POSITIONS AU NORD DE BADONVILLER.



# LA PHARMACIE DE L'ARMÉE

Avant la guerre, les Allemands nous fournissaient, en presque totalité, les produits pharmaceutiques dont la fabrication n'est, à vrai dire, qu'une des branches de l'industrie chimique, où régnait, incontestée, leur souveraineté. Dans ces conditions, il est permis de se demander comment le Service de Santé de l'Armée a pu faire face aux gigantesques besoins des armées en campagne et des régions de l'intérieur.

Disons tout de suite qu'il y a merveilleusement réussi, grâce à l'impulsion que M. Godart a donnée à une institution peu connue : la Pharmacie Centrale de l'Armée, qui ne s'est pas contentée d'être l'organe directeur, régulateur et vérificateur des médicaments fournis par le commerce, mais qui a fabriqué elle-même quantité de produits.

Elle ne date point d'aujourd'hui, cette pharmacie modèle, puisque c'est en 1792 qu'elle fut créée par le Conseil de Santé des Hôpitaux, sur la proposition de deux pharmaciens militaires, à qui d'autres titres valurent la célébrité : Bayen et Parmentier ; elle était déjà destinée à remédier aux difficultés qu'on avait à se procurer les médicaments nécessaires aux armées. Installée, à cette époque, à la « Maison du Champ-de-Mars », dépendance de l'Ecole Militaire, elle émigra successivement au Val-de-Grâce, à l'Hôtel Saint-Joseph (actuel ministère de la guerre), rue du Cherche-Midi, rue de l'Université, pour venir enfin se fixer 2, avenue de Tourville, sur l'emplacement des potagers des Invalides.

Elle y étouffe ; elle a dû s'adjoindre de nombreuses annexes.

A l'Ecole de Pharmacie fonctionnent, sous la direction du pharmacien-major Goris, professeur agrégé de cette Ecole, deux ateliers extrêmement importants, celui des ligatures chirurgicales (catguts, crins et soies) et celui des appareils plâtrés. A l'Ecole de Médecine sont mis en dépôt les produits d'un cube volumineux, tels les désinfectants (sulfate de fer, chlorure de chaux, chaux, etc.). Le Garage Friant et le Marché de Montrouge, eux, sont affectés plus spécialement à abriter le matériel. La Halle aux Vins emmagasine non seulement les énormes quantités d'alcool pur à 95° et d'alcools dénaturés (10.000 hectolitres par an) que le Service des Poudres cède au Service de Santé, mais encore tous les corps gras, axonges, suifs, graisses, huiles d'olive, de ricin, d'amandes douces, et les sérums physiologiques et antitétaniques que lui envoie l'Institut Pasteur. Un entrepôt, situé à la Plaine-Saint-Denis, est chargé de procéder à la dénaturation des alcools. Enfin, un des forts du camp retranché abrite les bonbonnes d'éther dans les casemates de sa poudrière.

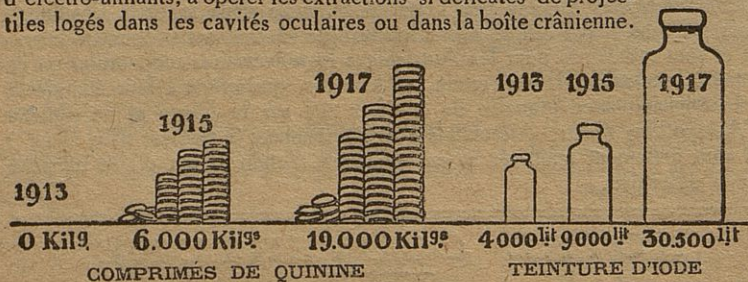
Si éparses que soient ces diverses annexes, elles ne rentrent pas moins dans un organisme unique comprenant six grandes divisions : médicaments, matériel, radiologie, laboratoire d'essais, pharmacie galénique et vétérinaire, et expéditions.

Le service des médicaments est chargé d'acheter les produits pharmaceutiques de tout ordre que réclame l'armée, exception faite lorsqu'il s'agit de très grosses quantités pour lesquelles les marchés sont passés par « la Commission des marchés du Service de Santé ».

Le matériel s'occupe, naturellement, de tous les achats de cet ordre : baraquements, tentes, instruments de chirurgie, étuves, autoclaves, filtres.

Le service radiologique assure la fourniture du matériel de radioscopie et de radiologie aux formations sanitaires de l'avant et de l'arrière.

Les spécialistes placés à la tête de ce service s'appliquent à doter les armées d'un matériel aussi perfectionné que possible, afin de réduire au minimum la durée des opérations radiologiques ; aussi la rapidité de celles-ci s'est accrue depuis 1914 dans la proportion de 1 à 20. Des appareils ont été mis en service qui permettent de radiographier les blessés quelle que soit la position qu'ils sont obligés de garder ; d'autres ont été adaptés à la radiographie dentaire ; certains même servent, à l'aide d'électro-aimants, à opérer les extractions si délicates de projectiles logés dans les cavités oculaires ou dans la boîte crânienne.



Le rôle du laboratoire d'essais, pour être plus obscur, n'en est pas moins d'une importance primordiale, car, grâce à lui, peuvent être reconnues les fraudes ou les erreurs qui se produiraient certainement en l'absence de son contrôle. L'analyse chimique des produits est la méthode qu'il a le plus fréquemment à employer ; dans certains cas, il doit aussi peser ou mesurer les quantités reçues et bien lui en prend. Telle fourniture de sparadrap contenait, par exemple, un bon tiers de rouleaux n'ayant que 4 m. 80 de longueur au lieu des 5 mètres exigés et facturés. Ces 20 centimètres multipliés par des milliers de rouleaux faisaient un total respectable de mètres correspondant à un total de plusieurs milliers de francs, dont l'Etat eût été frustré sans cette vérification.

Au service de la pharmacie galénique et vétérinaire incombent trois fabrications des plus importantes : comprimés (quinine, antipyrine, aspirine, kola, quinquina, etc.) ; teintures et extraits (iode, opium, belladone, aconit, quinquina) ; et enfin pommades (souffrées contre la gale, mercurielles contre les parasites, toxiques contre les rats, etc.).

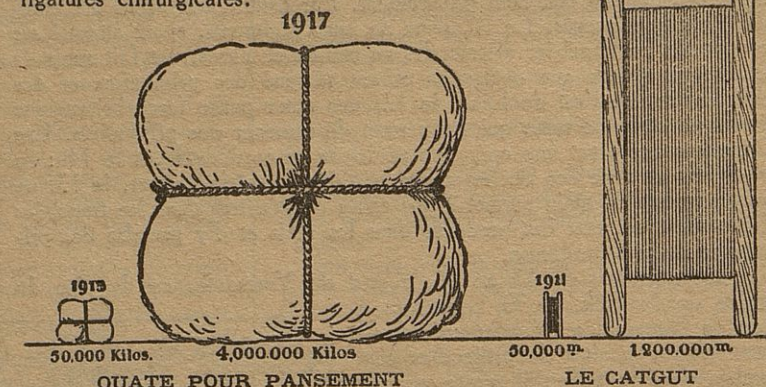
La fabrication des comprimés de médicaments est une des curiosités de la Pharmacie Centrale de l'Armée, tellement est prodigieuse l'extension prise par cette forme donnée aux produits pharmaceutiques : quinine, antipyrine, aspirine, iode de potassium en pastilles de 0.50 centigrammes ; protoiodure de mercure en tablettes de 0.25 milligrammes ;

opium en pastilles de 0.05 centigrammes ; perborate de soude mis en comprimés de 10 grammes, dont un seul suffit à obtenir instantanément, par sa dissolution dans l'eau, de l'eau oxygénée. L'atelier produit quotidiennement 100 kilos de comprimés.

Parmi les extraits fabriqués l'extract de quinquina détient la première place ; au rayon des teintures, c'est la teinture d'iode. Cette teinture est faite dans des récipients ayant la forme de gros obus contenant de l'alcool : l'iode, lui, est versé dans une sorte de panier en céramique dont le fond, percé de trous, plonge dans la partie inférieure du récipient. La dissolution s'effectue peu à peu et (sa densité étant plus forte que celle de chacun des deux éléments pris séparément) tombe au fond, tandis que l'alcool et l'iode non dissous continuent à demeurer en présence à la partie supérieure.

La dernière division du service est celle des expéditions comprenant emballage, magasinage, et camionnage dans les gares.

Un exposé de l'immense labeur de cet établissement serait incomplet si l'on ne disait quelques mots sur deux de ses plus importants ateliers : celui des ampoules et celui des ligatures chirurgicales.



Les ampoules, destinées à contenir soit les sérums, soit certains médicaments tels que cocaïne, caccodylate de soude, caféine, éther, morphine, etc., sont toutes traitées de la même manière quel que soit leur volume. Fermées déjà à une de leurs extrémités, elles sont rassemblées, les pointes inférieures ouvertes, entre deux plateaux métalliques percés de trous, puis sont ensuite engagées sur une machine pneumatique dans laquelle on fait le vide. Les pointes inférieures plongeant dans le liquide, celui-ci monte dans les ampoules au fur et à mesure que l'air est expulsé. Les ampoules une fois remplies, les plateaux sont retournés et le vide fait de nouveau de façon à éviter la moindre formation de bulles d'air emprisonnées dans le liquide. Les ampoules sont ensuite fermées en passant au chalumeau, les extrémités demeurées ouvertes.

Plus important encore est l'atelier de fabrication des ligatures chirurgicales. Le professeur Goris qui le dirige y a complètement renoué les méthodes de préparation des catguts, crins et soies dont la chirurgie de guerre fait un usage si considérable. Les catguts, notamment, sont désormais traités de telle façon qu'ils offrent toutes les garanties d'asepsie exigées, qui étaient jadis loin d'être réunies. Les boyaux de mouton qui les constituent, soigneusement raclés et plongés dans des solutions alcoolisées, sont envoyés à l'Ecole de Pharmacie où leur préparation définitive est terminée par la tyndallisation des lanières fournies, c'est-à-dire par un chauffage discontinu de dix heures par jour pendant cinq jours à la température de 60 degrés dans de l'alcool à 90°. Cette méthode permet d'obtenir ce que les chirurgiens appellent les 3-S (stérilité, solidité, souplesse). Les crins et les soies sont simplement passés à l'autoclave : enroulés comme les catguts sur de petits tubes de verre enfermés dans d'autres plus grands, fermés à la lampe, ils sont directement expédiés aux formations chirurgicales. C'est également le major Goris qui dirige la fabrication des bandes plâtrées, préférées aujourd'hui aux appareils plâtrés.

Qu'il s'agisse de n'importe quelle catégorie de produits pharmaceutiques, fabriqués par l'établissement ou simplement centralisés par lui, la progression des quantités fournies à l'armée est vraiment impressionnante :

De 1913 à 1917 la teinture d'iode est passée de 2.000 litres à 30.500 ; la teinture d'opium de 50 litres à 5.500 ; l'eau oxygénée de 90.000 litres à 300.000 ; les comprimés d'aspirine de 2.000 kilos à 15.000 ; les comprimés de quinine de 0 kilo à 19.000 ; les ampoules de chloroforme de 60.000 à 350.000 ; de cocaïne de 50.000 à 320.000 ; de chlorure d'éthyle de 30.000 à 250.000. Les 1.000 mètres de sparadrap utilisés en 1915 sont devenus 10.000 mètres ; de 50.000 kilos la ouate est montée à 4 millions de kilos ; et c'est un prodigieux ruban que celui qu'on aurait formé avec les 500.000 bobines de 2 mètres chacune des catguts, les 150.000 bobines de 2 m. 50 des soies, et les 400.000 bobines de 3 m. 50 des crins. Il n'est pas jusqu'à certaine classe de remèdes spéciaux dont, malheureusement, la progression n'ait suivi un graphique ascendant, car les 2 millions de capsules de santal et les 4 millions de capsules de copahu sont respectivement devenues 3 et 5 millions !

De pareils résultats sont obtenus avec un personnel relativement modeste : 400 employés, ouvriers et ouvrières suffisent à assurer le fonctionnement de services si complexes et si variés. C'est qu'il faut proclamer qu'il est parfaitement encadré par 20 pharmaciens militaires placés sous les ordres d'un véritable savant doublé d'un organisateur, le pharmacien principal de 1<sup>re</sup> classe (grade de colonel) Pauleau, dont la cravate de commandeur de la Légion d'honneur vient de récompenser le remarquable labeur. Grâce à cet officier, la Pharmacie Centrale de l'Armée est non seulement en mesure de fournir à nos soldats tous les médicaments propres à soulager leurs souffrances ou à refaire leurs sources de vie, mais même de prêter au Service de Santé des armées des Etats-Unis une collaboration d'autant plus précieuse que des bateaux qui nous eussent porté la pharmacopée de cette armée nous arrivent chargés d'hommes et de canons.

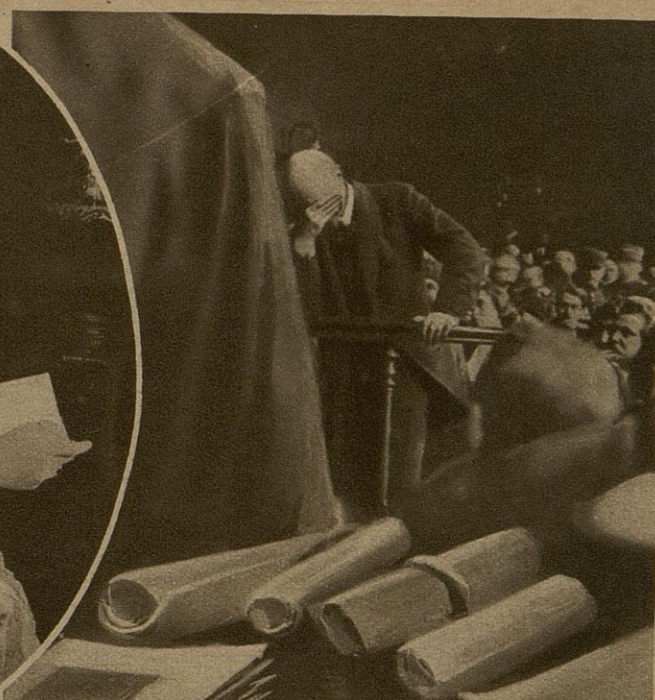
GASTON PHELIP.



## L'ARRESTATION DE M. CAILLAUX



UN BANQUET.

M<sup>me</sup> CAILLAUX.

M. CAILLAUX A LA COUR D'ASSISES.



M. CAILLAUX DANS SON CABINET DE TRAVAIL.



M. CAILLAUX AU PALAIS DE JUSTICE.



M. Joseph Caillaux, ancien président du conseil, a été arrêté le 14 janvier et écroué à la prison de la Santé. Cette mesure a été prise à la suite de renseignements officiels, télégraphiés d'Amérique, sur les relations de M. Caillaux avec M. de Luxburg, ministre d'Allemagne à Buenos-Ayres, dont nous donnons la photographie dans le médaillon. Voici l'immeuble habité rue Alphonse-de-Neuville par M. et M<sup>me</sup> Caillaux, et la maison de M. Caillaux à Mamers.



## LA FINLANDE INDÉPENDANTE



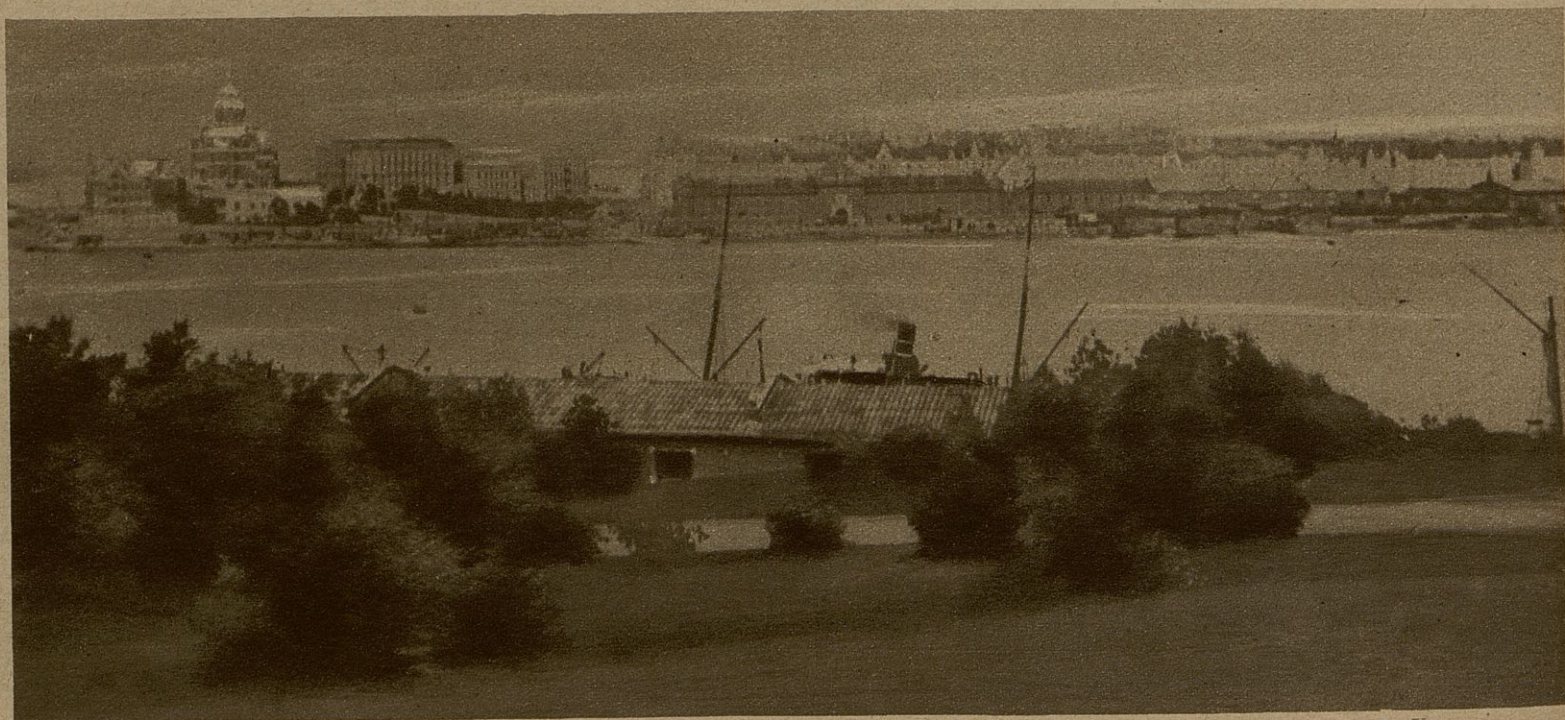
*Helsingfors, dont voici une vue, est la capitale de la nouvelle république. Située à l'entrée du golfe de Finlande, elle est défendue, entre autres ouvrages, par Sveaborg, forteresse constituée par la réunion de sept îlots granitiques.*



*Le marché au poisson d'Helsingfors est en tout temps bien approvisionné et surtout très fréquenté.*



*Le peuple finlandais a conservé son costume national. A un mariage, la mariée se reconnaît à sa coiffure.*



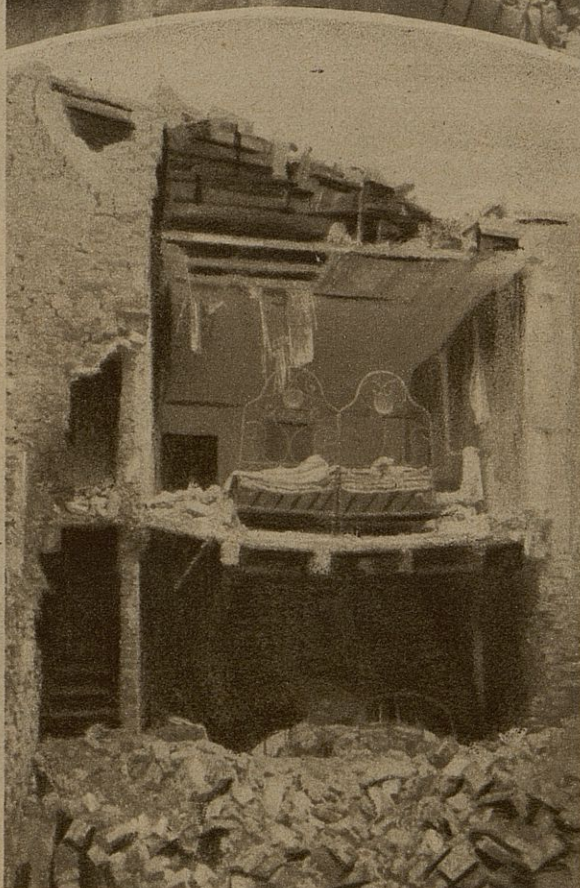
*La Finlande faisait partie de l'empire russe sous le titre de grand-duché, et avec un statut particulier. Le 5 décembre elle a proclamé son indépendance et s'est constituée en république. C'est un pays de près de 374.000 kilomètres carrés, habité par environ 2.500.000 habitants. L'instruction y est très répandue ; le commerce, l'industrie y sont florissants. Cette vue de sa capitale Helsingfors donne une idée du degré de civilisation auquel il est parvenu.*



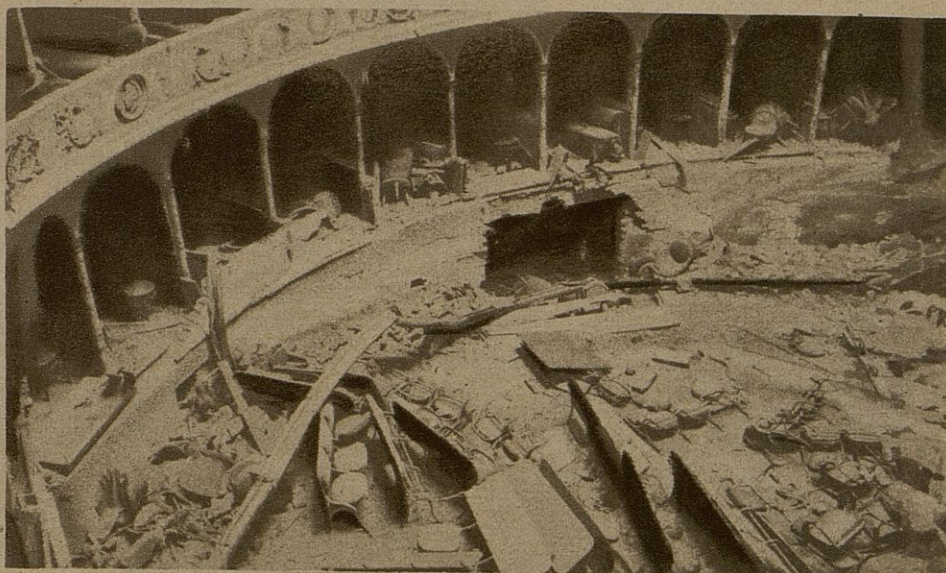
## LES AVIONS ENNEMIS SUR PADOUE



A gauche, on voit les vestiges d'une maison de trois étages qui a été littéralement broyée ; à droite, les ruines du fronton de la cathédrale.



Une maison dans laquelle a éclaté une torpille. Il n'en reste même pas les murs.



L'intérieur du théâtre Verdi, où est tombée une bombe, offre le spectacle du bouleversement le plus complet ; tout y est pêle-mêle.



Les Autrichiens ne mettent pas moins de barbarie que les Boches dans leurs attentats contre des villes ouvertes, sur lesquelles leurs aviateurs se vengent d'être toujours battus par les pilotes alliés. Padoue, bombardée une première fois le 28 décembre, l'a été plusieurs fois depuis lors. Les explosions y ont tué des civils, détruit des monuments. Voici, à gauche, un atelier de photographe et, à droite, un coin de quartier populaire atteints par les bombes.



# LES OBSÈQUES DU GÉNÉRAL GROSSETTI



*Le général Gallet, commandant les troupes du cortège. Le cortège défilant sur la place de l'Observatoire.*



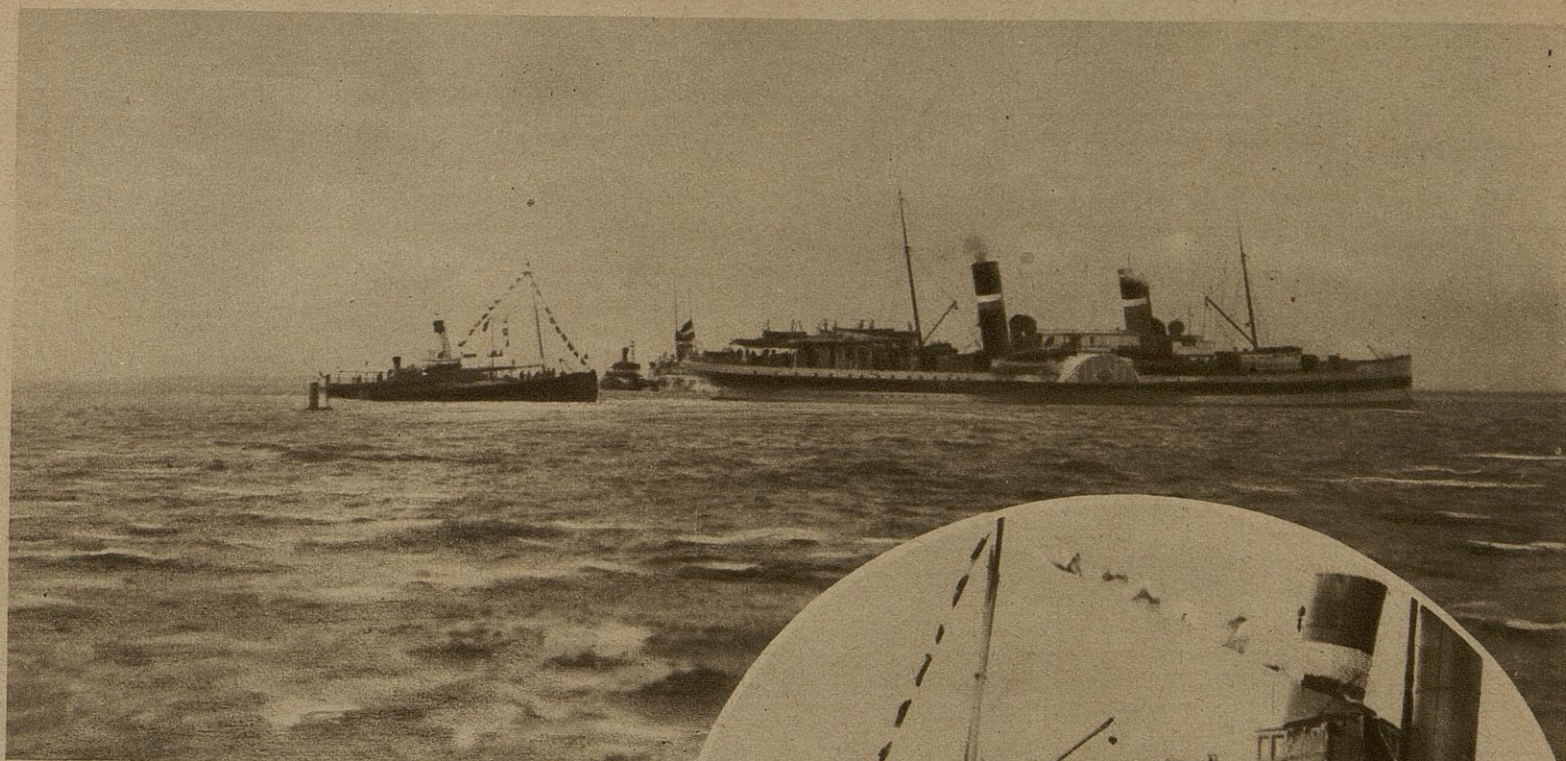
*Les décorations du général. Le cercueil sur une prolonge d'artillerie. Le fanion brisé à l'Yser.*



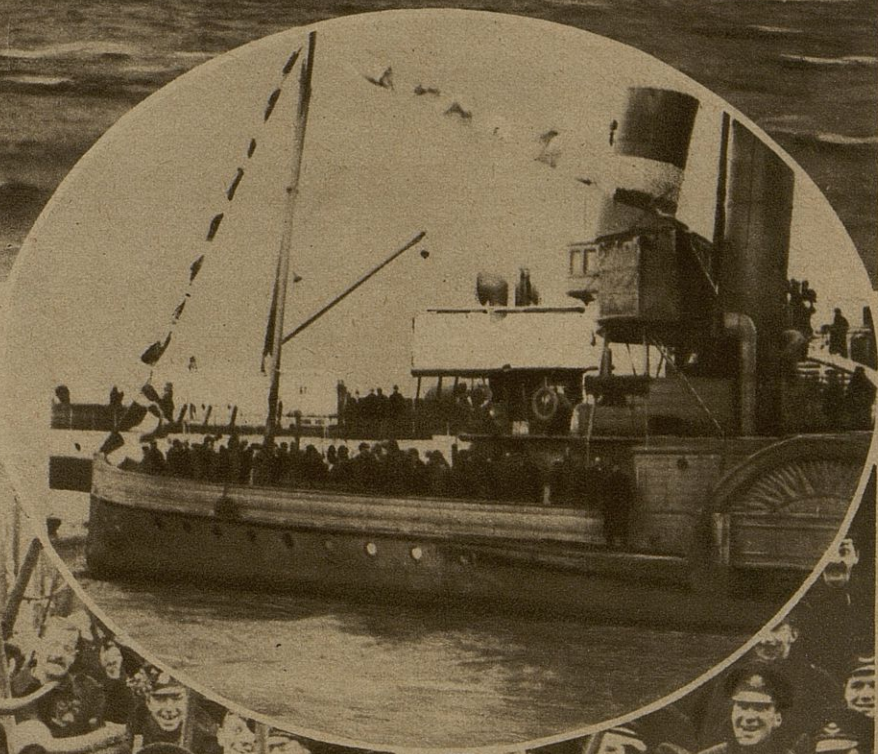
*D'imposantes funérailles ont été faites, le 11 janvier, au général Grossetti, commandant l'armée française d'Orient, le glorieux soldat de la Marne, de l'Yser et de Beauséjour; la population parisienne se pressait nombreuse et recueillie sur tout le parcours du cortège funèbre. Voici, à gauche, le maréchal Joffre, le général Pau et le général Duparge, représentant M. Poincaré. A droite, le général Dubail, gouverneur de Paris, devant qui défilent les troupes.*



## LE RAPATRIEMENT DES GRANDS BLESSÉS ANGLAIS



On reconnaît à son pavillon le paquebot hollandais qui ramène d'Allemagne nos braves alliés mutilés. Dans le médaillon, le premier contingent de blessés et prisonniers civils sur le pont du transbordeur.



Le premier convoi de grands blessés anglais prisonniers en Allemagne, et rapatriés en vertu des nouveaux accords internationaux, est arrivé récemment sur un paquebot hollandais en Angleterre. Des vapeurs du port sont allés en rade chercher les glorieux invalides. On voit ici le débarquement dans les docks des premiers transbordés. Heureux de fouler enfin, après une si dure captivité, le sol de la patrie, ils élèvent leurs béquilles en signe de joie.



## LES CHIENS SANITAIRES DANS LES TRANCHÉES



Des chiens sont employés à l'armée, où ils rendent des services très appréciables. Sauf ceux qu'on tire de l'Alaska, ils proviennent de dons de particuliers ou de choix faits à la fourrière. Près du front, ils sont soumis à un dressage en rapport avec l'emploi pour lequel ils manifestent le plus d'aptitudes : patrouilleur, sentinelle, agent de liaison, sanitaire, etc. La mission des « sanitaires » consiste à rechercher les blessés sur le champ de bataille et à attirer de leur côté les brancardiers ; ils aident parfois à les transporter. Ces braves bêtes montrent une intelligence et un dévouement à toute épreuve. On en voit ici qui explorent une tranchée. Dans le médaillon, c'est une scène de dressage.



## LE KRONPRINZ PRÉSIDE AU PILLAGE DE NOS FORÊTS



Les Allemands enlèvent de nos départements qu'ils occupent tout ce qui peut leur être de quelque utilité : les machines industrielles, les instruments aratoires, les objets mobiliers, tout leur est bon. Nos belles forêts elles-mêmes sont méthodiquement ravagées pour fournir des bois à l'industrie d'outre-Rhin. Aux confins de l'Argonne, près de Binarville, ils ont installé une scierie où l'on débite les arbres qu'il ne leur serait pas commode de transporter en grume. Un chemin de fer de campagne dessert les centres d'abatage et cette usine. Le kronprinz ne dédaigne pas de visiter en personne ces chantiers. Le voici, photographié avec le prince de Hesse, au cours d'une de ces inspections.



## DANS LES MONTAGNES DU TRENTIN



*Dans cette guerre, les hommes eux-mêmes se camouflent. Les Alpini italiens, dont ce détachement franchit en ski le Mandrone, dans l'Adamello, sont revêtus de blanc afin de n'être pas vus sur la neige.*

## SUR LE FRONT ORIENTAL

**FRONTS RUSSE ET ROUMAIN.** — Boches et bolcheviks n'arrivent pas à se mettre d'accord sur les conditions de la paix. Les Allemands entendent ne rendre aucun des pays qu'ils détiennent, et les bolcheviks continuent d'en exiger, au moins pour la galerie, l'évacuation immédiate. L'armistice a été prolongé d'un mois, c'est-à-dire jusqu'au 12 février. On espère que la Constituante mettra un peu d'ordre dans le gâchis où est plongée la Russie du nord. Les bolcheviks, ayant fait arrêter le ministre de Roumanie parce que le gouvernement roumain avait mis sous les verrous quelques agitateurs qui troublaient l'armée roumaine, ont dû le relâcher sous la pression du corps diplomatique, mais ils menacent la Roumanie de lui faire la guerre. Or la Roumanie ayant partie liée avec l'Ukraine, cela n'améliorerait pas les relations, déjà assez tendues, que la nouvelle république entretient avec Petrograd. L'Ukraine d'ailleurs négocie de son côté avec les empires centraux pour tirer le plus d'avantages possibles de la paix, si elle se conclut. On commence à craindre, à Petrograd, qu'elle ne se conclue pas, et les chefs maximalistes prennent avec affectation certaines mesures répondant à l'éventualité d'une reprise des hostilités. On peut se demander de quelle utilité leur serait dans ce cas leur « garde rouge » en face des troupes allemandes.

Comme on pouvait le prévoir, le Turkhestan vient de se proclamer république indépendante. Cela fait onze Etats qui se détachent de l'ancien bloc russe. La Russie revient au niveau où elle était au 16<sup>e</sup> siècle.

**MACÉDOINE.** — Le mauvais temps immobilise les armées en présence. Cependant un coup de main a été repoussé le 10 au nord-est de Monastir et, le 12, les Anglais ont effectué avec succès un raid dans les lignes ennemies à l'ouest du lac Doiran. Des luttes d'artillerie se déroulent sur tout le front, plus ou moins intenses suivant les jours et les secteurs.

Des officiers français, en mission spéciale à Larissa, ont exprimé leur admiration pour le zèle, l'enthousiasme et l'organisation des troupes grecques de la Vieille-Grèce. Les officiers se font remarquer par le bon esprit qui les anime.

M. Venizelos a obtenu, lors de son voyage à Londres, que l'Angleterre rende l'île de Chypre à la Grèce, à la condition que celle-ci reste fidèle à ses protecteurs et alliés. La restitution de l'île fera l'objet d'une des clauses du traité de paix générale.

**PALESTINE.** — Un communiqué du 15 janvier reflète l'activité qui règne dans le secteur de Jérusalem. La région est continuellement sillonnée de patrouilles chargées d'en chasser les derniers Turcs qui s'y trouvent, et d'en purger les confins du secteur occupé. Le long du littoral se poursuivent sans interruption des opérations analogues. Du fait de ces battues, un assez grand nombre de prisonniers ont été capturés par les alliés. La sécurité est complète dans les territoires qu'ils occupent. Le succès remporté par les troupes du Hedjaz du 1<sup>er</sup> au 3 janvier a été complet : elles se sont emparées d'un important tronçon de la voie ferrée, y ont détruit le matériel et endommagé les ponts. Là aussi, un grand nombre de Turcs ont été faits prisonniers.

**LE PAYS DE FRANCE** offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 170 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 10 et intitulé : « Un hydravion en fâcheuse posture. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.





## LES ALLEMANDS D'AVANT GUERRE EN ANATOLIE ET EN SYRIE



Celui qui envisagerait seulement les affinités de tendances, les similitudes de caractère et d'idéal, s'arrêterait dérouter devant l'alliance germano-turque ; mais si nous examinons de plus près, nous voyons que nous en sommes les auteurs directs par notre indolence à défendre les positions acquises.

Ah ! les Allemands n'ont pas laissé échapper l'occasion ainsi gratuitement offerte et, magistralement, ils ont devancé l'action autrichienne. Avec une méthode qui facilitait notre inertie, ils se sont installés en maîtres ; à peine ont-ils dû saper notre influence, qui se désagrégeait sans que nous fissions rien pour la consolider. Cet Orient où tous parlaient français, liaient nos auteurs, aimaient notre histoire, serait devenu un faubourg de Berlin.

Vous rappelez-vous, dans les *Mœurs des insectes* de J.-H. Fabre, ce sphex languedocien paralysant une éphippigère deux fois plus grosse que lui, la trouant de son dard, annihilant ses dernières résistances par un savant malaxage du cerveau, et nourrissant les siens de cette pâture vivante et inanimée ? On ne pourrait trouver de comparaison plus parfaite pour l'œuvre allemande en Turquie. Successivement chaque organe a été réduit à l'impuissance. Pour toutes les administrations, des fonctionnaires débarquaient du Berlin-Constantinople, suivis par des caravanes d'ingénieurs, d'archéologues, d'industriels, de professeurs et de placiers... Fabre nous explique encore comment l'éphippigère engourdie, mais non endormie, conserve toute sa sensibilité. Le sphex, qui la fera manger vivante, ne se préoccupe pas de la dépecer sans torture... Imitant jusqu'au bout le féroce ravisseur, la Germanie laisse aux peuples qu'elle domine toute liberté de souffrir...

Souçon s'emparait de la marine ; von der Goltz et Liman von Sanders se partageaient l'armée. Von Trommer et Kress von Kresserstein préparaient méticuleusement la campagne contre l'Angleterre, car, alliés aux Turcs contre Petrograd, ils se désintéressaient de la Russie, abandonnaient l'Arménie et travaillaient dans le sud, beaucoup plus important pour eux. Trébizonde et Erzeroum ne les occupaient pas ; il n'y avait là aucune voie ferrée stratégique à sauvegarder, et le Caucase se défendait lui-même. Mais quel effort pour Smyrne ! Sanders et son état-major y séjournaient fréquemment ; ils s'entendaient à s'y faire rendre les honneurs de la musique militaire, des ovations, des visites officielles. Au début de 1914, on travaillait, avec une fièvre inquiétante, à la mise en défense de la forteresse. Chaque jour, des vapeurs surmontés de la flamme rouge à croissant blanc accostaient devant le konak. Les uns amenaient des troupes qui, aussitôt débarquées, partaient vers les casernes et les forts par les ruelles encombrées. Les autres apportaient le matériel le plus hétéroclite qu'on pût voir : canons, caissons, forges, roues, brancards, harnais, outils, brouettes, literie, caisses, malles et jusqu'à des lots de vieilles couvertures hors d'usage. Nous avions tort de voir là-dedans des laissés pour compte de la Macédoine ; sous le côté puéril, l'Orient dissimule toujours l'idée profonde. En nous faisant sourire, ces hardes nous faisaient aussi oublier les obus.

Quoiqu'en Asie-Mineure, Smyrne participait au plan syrien. Sanders prévoyait que la voie maritime lui serait interdite et que tout, renforts, matériel, ravitaillement, devrait être acheminé par la Bagdad-Bahn, le Taurus, l'Alep-Damas et la ligne sainte du Hedjaz. Smyrne devenait ainsi un blockhaus formidable, protégeant les étapes vers la Palestine.

Le train spécial de la mission militaire allemande parcourait tous ces chemins de fer. Dans le wagon-bureau on travaillait ferme ; les officiers supérieurs ne levaient pas les yeux. Mais aux gares, capitaines et lieutenants, tondus, rouges, monoclés et arrogants, descendaient, emplissaient les quais de rires tapageurs, acceptaient des fleurs de leurs admiratrices immigrées et traitaient en pays conquis tout ce Levant où naguère encore régnait, souveraine, l'influence de la France.

On ne s'est pas assez rendu compte du travail de pénétration teutonne en Syrie, depuis Alexandrette (dont Berlin rêvait de faire un nouveau Bizerte) jusqu'à Gaza. Nous avons très justement appelé ce pays la Petite-France, et rien n'aurait pu y diminuer notre force, si nous n'avions étalé là nos luttes politiques, abandonné le commerce, laissé sans soutien ceux qui se dévouaient à notre cause.

Les premiers symptômes de conquête ennemie datent cependant de

loin. Avant la guerre franco-allemande, le roi de Prusse prodiguait déjà, — et avec succès, — ses ceillades à la Porte. En 1869, à l'occasion de la visite du kronprinz, le sultan cédait à la couronne de Prusse la moitié de Moûristan, quartier de Jérusalem voisin du Saint-Sépulcre, où s'élevaient au moyen âge les hospices et les hôpitaux pour les pèlerins d'Occident. On se rappelle l'inutile tentative de Guillaume II pour transformer plus tard ce bout de terrain en véritable territoire allemand, gardé par une unité de casques à pointe... Un fait plus dangereux pour nous que le voyage du prince fut l'émigration des Templiers, qui fuyaient le Wurtemberg afin d'échapper aux charges militaires. Ils se sont abattus sur divers points de la Syrie, ont fait souche, et ces « antimilitaristes » de Jaffa et de Caïffa n'ont jamais marchandé à leur pays les services d'espionnage ou de préparation militaire sur place.

C'est à Caïffa surtout qu'apparaît avec le plus de force l'ardeur de l'Allemagne à nous supplanter en Syrie. C'est là aussi, hélas ! qu'apparaissent le mieux les résultats obtenus... Tandis que sur le Carmel, — la montagne d'Elie, — le monastère surmonté des trois couleurs glorieuses continuait, dans des conditions souvent difficiles, à répandre sa bonté et sa radiation, la colonie templière s'agrandissait en bas, à côté de la ville blanche, dans la bande fertile et plate qui s'étend sous le Djébel-Mâr-Elyâs jusqu'au Raz-el-Kroûm. Les terres s'achetaient, les cultures s'accaparaient, la prospérité du pays passait entre les mains des colons. Les voies droites, bien ombragées, bien entretenues, et l'aspect de villégiature européenne que ces Germains avaient donné à leur faubourg rendaient le contraste très frappant, lorsqu'on sortait du dédale arabe.

Toutefois ils ne sont pas aimés des indigènes, qu'ils n'ont jamais fait vivre. Ils tirent la richesse du pays sans lui en retourner une parcelle. Tout au plus achètent-ils au bazar un peu de lait caillé ou de fromage aigre. Pour le reste, ils se passent de boutique. Chacun, dans les besoins de la vie, a choisi une branche et l'exploite sans gains énormes, de façon que tout le monde en profite, ses compatriotes et lui. Quelques colons vendent des légumes ; tels autres, avant la guerre, étaient toujours approvisionnés de farine, de jambons westphaliens, d'étoffes, de toiles, d'articles de bureau, de matériel photographique, de tout, de tout... Et ce tout venait d'Allemagne, par Hambourg.

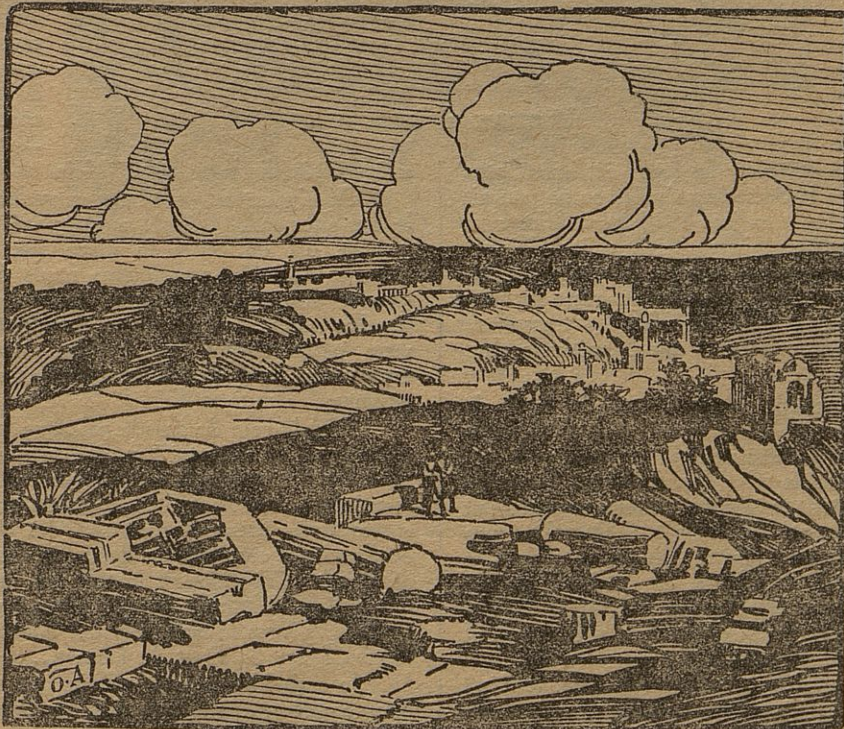
Aujourd'hui, sur le Carmel, ne flotte plus le drapeau protecteur. Les Carmes, — Français, Belges et Maltais, — ont été proménés dans divers camps de concentration et remplacés par des moines d'outre-Rhin.

Ce ne sont pas les Turcs qui ont chassé nos religieux. De ceci, au moins, nous avons la preuve. A Constantinople, nombreux sont les nationaux de l'Entente qui ont pu rester sans ennui ni périls. Par contre, tous nos couvents, tous nos collèges, tous nos séminaires furent fermés par ordre de l'autorité militaire, par abus de pouvoir du ministère de la guerre, du Séraskiérat, où commandait un état-major allemand. Les foyers d'instruction et d'expansion françaises ne gênaient que ces intrus...

Mais revenons en Syrie, où la mainmise teutonne s'affirmait de plus en plus. Damas, Latakiah, Homs, Jaffa voyaient débarquer autant de commis-voyageurs allemands que Smyrne et Salonique. Ils y récoltaient de faciles commandes, car aucune concurrence ne venait les arrêter. Souvent l'un d'eux, flairant la bonne place, s'établissait lui-même dans l'une des échelles. De soi-disant missions archéologiques étudiaient le pays en vue de l'organisation qu'on rêvait pour « après l'entreprise ». A leur profit et hors d'heure, elles s'occupaient des antiquités. Que de fines sculptures, que de statues ont ainsi quitté les merveilleuses ruines de Ba'albeck, acropole de temples, d'autels

de faste monumental, d'étourdissant génie qui parvenait à bâtir avec des blocs aussi gros que des maisons.

Comme des vampires, ces archéologues sont accourus à Sidon ; le sol de la Phénicie, creusé de ses villes mortuaires, exacerbait leur rapacité. Avec des permis de Stamboul, ils fouillaient les nécropoles souterraines, étonnantes de richesse, où il fut de bon ton de se faire enterrer quelques siècles avant Jésus-Christ. Les dépouilles d'opulents Perses et Assyriens avaient été transportées dans cette capitale des cadavres, voisine de Tyr, premier port marchand de l'univers antique. Dans les chambres



RUINES ANTIQUES AUPRÈS DE GAZA.



sépulcrales, les restes de navigateurs enrichis, de satrapes et même de potentats emplissaient des sarcophages de valeur inestimable. Celui qu'on croit avoir contenu Alexandre le Grand se trouve au musée de Constantinople. On y voit aussi des portes de caveaux qui stupéfient par la perfection du mécanisme. Derrière de telles serrures, les bijoux, les monnaies, les vases paraissent aussi à l'abri que dans un coffre-fort moderne ! Et cependant ils n'ont pas été préservés du sacrilège.

Certes, les Allemands n'ont pas tout emporté ; ils ont bien dû abandonner une part au musée turc ; mais, tout de même, quelles riches razzias ! Combien ont-ils soustrait et vendu de ces urnes minuscules au col fluët, de ces lacrymatoires, de ces fioles à parfum, de ces menus récipients de toilette autrefois en verre blanchâtre et fade, que la pitié avait enfouis dans les sépulcres, et dont la terre capricieuse et artiste, pendant les siècles d'oubli, avait fait des bijoux d'art aux coloris somptueux ! Butin rare, qui a dû rapporter gros à tous ces savants-camelots ! Jugez-en. Sous le lin-cueil de boue étaient apparus des arcs-en-ciel fantastiques, des prismes de chimère, d'inimaginables cristallisations nacrées. Certains vases, dont les anses lourdes s'appuyaient à des hanches rebondies, avaient rapporté des enfers de flammes terrifiantes. D'autres, gracieux et sveltes, avaient, en deux mille ans de tombe, parachevé les plus douces teintes de poésie : turquoises délayées sur l'argent, roses diaprés, tendres comme l'amour, et même des paillettes d'or brut, recueillies dans le sol, entre les pourritures. Pauvre Sidon ! Les Allemands ont dû tendrement l'aimer !... Il paraîtrait, du reste, que l'occupation militaire a succédé au chapardage archéologique, et que ces chambres sépulcrales, avec leurs bancs, leurs fours, leurs cellules accouplées, leurs vestibules sculptés, entreposèrent des munitions à mi-chemin de la ligne d'attaque.

A Caïffa, l'Allemagne, guidée par les Templiers, avait encore remporté une victoire sérieuse : la ligne Caïffa-Damas passait complètement entre ses mains. Autrefois ses ingénieurs, ses directeurs venaient de la Belgique neutre. Et le matériel ? Belge aussi. Les rails sortaient de chez Cockerill, les locomotives arrivaient de Bruges, les wagons étaient usinés à Baume et Merpent. Hélas ! Déjà en 1913 tous les fonctionnaires avaient repris la route de Bruxelles et le nouveau matériel s'achetait à Chemnitz et à Essen.

Les Allemands pressaient l'achèvement des lignes secondaires, surtout celle d'Afoulé à Jérusalem. La main-d'œuvre civile étant jugée insuffisante, l'état-major de Liman y expédia des bataillons de chemins de fer, autrefois occupés en Arabie où la présence des rayas eût immédiatement provoqué des désordres. Ici, dans la Samarie paisible, on ne pouvait invoquer ce prétexte. Il fallait autre chose, en juin 1914, pour faire ainsi activer ce travail dans le pays du suprême laisser-aller... C'était la dernière main à la préparation du plan anti-anglais, que les Allemands substituaient si totalement, pour leur profit exclusif, au plan anti-russe réclamé par l'alliance. Il fallait du rail jusqu'à El-Kuds afin d'y transporter facilement une base importante et d'utiliser tout ce que la méthode allemande y avait déjà édifié et préparé.

Mais alors prévoyait-on les événements internationaux de la fin de juillet ? Les préméditait-on ? Le drame de Sérajevo ne fut-il qu'un attentat provocateur trop bien réussi ? Je ne conclus pas ; je constate seulement ce qui se passait en Syrie un mois avant la mort de l'archiduc. Comme à Smyrne, la réorganisation militaire battait son plein, partout on renforçait les postes de zaptiés, de khâyals et d'infanterie ; Derra'a, gros douar du plateau brûlé, à l'embranchement vers le Yémen mystérieux et terrible, recevait une véritable garnison. A Damas, on délaissait un peu la construction du *kolossal Bahnhof*, aussi colossal que ses émules d'Alep et de Haïdar-Pacha (puisque toutes ces lignes devenaient allemandes, il leur fallait des gares en solide bon goût german !). En revanche, les Teutons officiels s'abattaient comme une nuée de criquets sur la ville, le Séraï et le Bordj. Enfin j'étais témoin de l'histoire suivante, que j'ai déjà versée aux enquêtes sur les préméditations de la guerre.

Lorsque, après une absence de quinze jours, je repassai par la xénophobe Naplouse (qui avait cependant demandé des religieuses françaises pour son hôpital), j'y trouvai quelque chose de changé. Une agitation régnait dans tout le séraï et le poste de gendarmerie avait secoué sa torpeur. Au repas, chez mon hôte musulman, on se parla beaucoup à mi-voix, en turc et en arabe. Je ne comprenais rien, mais, ce qui me parut étonnant, les autres aussi avaient l'air de ne pas comprendre.

A la tombée de la nuit, le mutessarif me fit dire qu'il partait le lendemain pour Beyrouth et qu'il m'offrait une place dans sa voiture jusqu'à Djennin. Ce fut pendant ce voyage, sur une route impossible où la voiture faillit verser cent fois, que j'eus la clef de ce qui m'intriguait. Le gou-

verneur du sandjak me donna ces explications en toute confiance ; je suis sûr qu'il n'en saisisait pas la portée.

Il avait reçu un pli confidentiel, à n'ouvrir que sur l'ordre du Séraiskierat. Mais, dans les provinces turques, le mot confidentiel n'a pas une valeur aussi absolue qu'en Europe ; le pli fut doucement violenté et laissa voir un ordre de mobilisation : *Dès que les fonctionnaires auraient reçu avis d'ouvrir l'enveloppe, il était adjoint à tous les hommes rappelés, qu'ils fussent nizams ou rédifs, de partir pour leur dépôt, en emportant trois jours de vivres. Ceux qui avaient payé l'exonération étaient tenus de se représenter.*

Le mutessarif avait raconté l'affaire à son entourage et bientôt la nouvelle avait circulé, répandant une mystérieuse inquiétude.

Ceci se passait le 15 juin, et l'attentat de Sérajevo eut lieu le 28.

Dans tout l'Esch-Cham, une seule ville gardait son apparence endormie : Tibériade, autrefois maudite parce qu'elle couvrait l'impureté des tombeaux, et qui, malgré les minarets à balcons ouverts et les nombreuses coupes du séraï juché en haut d'un escarpement, conserve une allure féodale par ses murailles d'enceinte et ses maisons qui baignent dans l'eau des remparts.

Mais entre les montagnes voilées et cette mer de Génésareth qui vit les plus doux miracles d'amour, Tibériade n'est qu'un pourrissoir perdu dans l'enchantement, un cloaque au milieu de la splendeur, une mare fétide entourée de parfums...

Ses rues ne se resserrent pas plus que celles du vieux Beyrouth ou de Jérusalem, et pourtant il y fait sombre ; on dirait que le soleil se refuse à fouiller cette ordure. Aux croisements des boyaux malsains, les odeurs infectes rampent sur les amas d'immondices. A côté de chaque seuil croupit la fange, et si l'on jette les yeux à l'intérieur des maisons, le cœur se soulève devant les débris, les tas d'os, les monceaux d'objets sans nom qui rappellent l'ancienne *Jüden-gasse*. Des mégères, dont le corsage en pièces découvre des coins de chair grise, et des jeunes filles qui pourraient être belles si le visage était récuré, traînent leurs socques à travers les flaques.

Dans certaines ruelles la misère est plus grande, et moins épaisse la saleté. Ce sont les masures des Juifs orientaux, chez qui ne tombe pas chaque année la manne de la *khalouka*. Minorité infime, ils disparaissent au milieu des sémites d'Allemagne, dans ce ghetto allemand, égaré au paradis... Ne nous y trompons pas, nombre de ces Juifs se disent Polonais, — titre plus sympathique, — mais ils

sont arrivés directement du Mein ou du Weser...

On n'y entend presque plus parler l'arabe. Rien que le yiddish et le bas-allemand. *Yawohl* a remplacé *Aïoua*, comme le burnous et la gombaz ont dû céder la place aux souquenilles tachées, aux houpelandes criardes, aux feutres ronds à bords de fourrure... Partout y glissent des faces blêmes et fausses, aux barbes molles entourant des bouches goulues et mouillées. Les boucles huileuses tournent leurs cheveux pâles devant les oreilles. Mais quel arriéré de rancunes à assouvir au fond de ces yeux tout ensemble serviles et durs, apeurés et perçants.

Dans le coin de grande paix que la nature semblait avoir réservé aux souvenirs d'un passage divin, que complotiez-vous, Juifs allemands ? Vous attendiez l'heure de la curée, pour courir sus aux chrétiens de Syrie, aux Arméniens, aux Maronites. Pendant que Jérusalem devenait une caserne et voyait les parcs d'aérostation, les colonnes d'artillerie camper autour de l'ancien Temple et du Saint-Sépulcre, vous prépariez une autre forme de guerre : l'abolition de tout ce qui, en Syrie, est capable de commerce, d'initiative, de travail fécond. Place à vous, messieurs de Francfort et de Brême ! A vous le monopole des transactions ! Foin des *bédides avaires* ! Il vous fallait le Trust du Levant...

Je crois bien pouvoir prédire que vos espérances ne vont pas encore être comblées. Oh ! je le sais, les résultats sont beaux. Il ne reste plus d'Arméniens et bien peu de Maronites. Le cordon affameur qui, par vos ordres, entoure si bien le Liban a tué plus de cent mille hommes au sang généreux, à l'esprit avide de progrès. Dans les villages on envie les morts qui trouvent encore des amis assez solides pour les traîner jusqu'au cimetière...

Mais tous ne mourront pas, et les Alliés veillent. L'intrigue allemande, sous ses visages multiples, doit disparaître d'Orient.

La Turquie est notre adversaire. Eh bien ! aussi paradoxal que ceci puisse paraître, je trouve que nous lui rendons en ce moment un fier service.

EDOUARD DE KEYSER,  
Officier de l'armée belge.



UNE RUE A BEYROUTH.



— Le canon ! fit l'Arbi, stupéfait... on tire le canon !...

— Une bataille, murmura Suzy...

— Dame, plaisanta le légionnaire, à moins que ce ne soient des salves en l'honneur de notre grand... ..

Et il ajouta, continuant à plaisanter pour détourner les idées sombres de sa compagne :

— Il est vrai toutefois que Mexico est un peu loin...

Cependant, les détonations continuaient à crépiter, sans qu'il fût possible d'en déterminer la cause, quand tout à coup, Suzy, entre deux salves, s'exclama :

— Un avion !...

Effectivement, un ronronnement sourd venait de se faire entendre au-dessus de leur tête...

Le bras tendu, l'Arbi s'écria à son tour :

— Le voici !... il vole bas !... on dirait qu'il cherche à atterrir...

Effectivement, l'aviateur ayant coupé soudainement l'allumage, l'appareil glissait lentement dans l'espace, suivant un plan incliné.

Il semblait qu'il cherchât à atteindre une petite prairie, non éloignée des décombres fumants de la masure dans laquelle l'Arbi et sa compagne avaient cherché un refuge momentané...

— Peut-être le salut est-il là ! murmura l'ancien légionnaire.

Et il faisait des signaux désespérés, dans l'espoir d'être aperçu du pilote pour hâter sa descente...

Soudain l'appareil disparut derrière un bouquet d'arbres ; sans doute atterrissait-il.

— Courons ! clama l'Arbi.

La possibilité d'être sauvés leur avait redonné de l'énergie et ils jouaient des jambes avec une vaillance dont ils ne se seraient pas crus capables quelques instants auparavant...

Quand ils arrivèrent près de l'appareil posé sur l'herbe, déjà le pilote était hors de sa carlingue, l'examinant avec inquiétude.

— Ces bandits-là, grommela-t-il, ont atteint le réservoir ; c'est miracle que je n'aie pas flambé en plein ciel.

Et il montrait une déchirure assez forte faite aux flancs du réservoir et par laquelle le liquide coulait abondamment.

— Vous avez été sérieusement amoché, camarade, fit l'Arbi en montrant les ailes que des shrapnells avaient criblées comme une écumoire...

— Oh ! ce n'est rien cela, fit le pilote ; ce qu'il faut, c'est obstruer cette voie-là ; sinon, je n'ai plus qu'une chose à faire : mettre le feu à ma carlingue et rentrer à pied.

— Où cela donc ? interrogea Suzy inquiète.

— A Washington ! plaisanta-t-il, d'où j'arrive et où je dois retourner.

— On va vous donner un coup de main, proposa l'Arbi ; heureusement qu'à la Légion j'ai fait un peu tous les métiers et que je sais ce que c'est que de réparer un bidon. Seulement, il faut nous tirer d'ici... et nous donner deux places dans votre carlingue.

— Deux ! se récria l'aviateur.

— Une si vous voulez, rectifia l'Arbi ; moi je me tirerai d'affaire à pied.

— Tu monteras avec moi, signifia Suzy énergiquement, ou je reste en bas.

— C'est qu'il y a une trotte d'ici Washington, objecta le pilote, et la surcharge est au détriment de la vitesse et de la distance...

— Oh ! répliqua l'ancien légionnaire, la distance, pour nous, n'est pas grande : il suffira de nous descendre à proximité du premier corps de troupes américaines que nous apercevrons sur notre route...

— En ce cas, ça va, déclara le pilote ; d'ici une vingtaine de milles, nous survolerons sûrement la colonne du commandant Wickley auquel je viens de porter un ordre.

On imagine si ces paroles excitèrent la joie de nos deux fugitifs...

Leur bonne étoile, en vérité, les protégeait particulièrement...

— Et quand tu l'as rencontrée, la colonne, où était-elle ?

— A trois milles du rio Argentino, où elle allait camper.

Sans doute, l'ennemi n'avait-il pas été capable de repérer le point de chute de l'avion, car les réparations furent faites sans que le pilote eût été en rien inquiété.

Moins d'une heure après avoir pris terre il décollait, emportant ses deux passagers...

— Nous sommes lourds, déclara le pilote ; gare aux mitrailluses !

D'ailleurs, il ne lui était guère possible de prendre de la hauteur, contraint qu'il était de guetter sur les routes la colonne de Wickley.

De ce fait, il offrait à l'artillerie ennemie une cible commode...

Signalés presque aussitôt après qu'ils eurent pris l'air, maintenant ils avançaient au milieu d'un

éclatement ininterrompu de shrapnells et d'obus.

— Gare à la casse, plaisanta le pilote...

Comme il achevait ces mots, une balle l'atteignit en plein dans la tête et il s'écroula dans son baquet, mort sur le coup...

Sans direction, l'avion se mit d'abord à virevolter dans l'espace au petit bonheur, suivant les hasards du vent et de sa pesanteur ; puis, soudain, il piqua vers le sol pour venir s'y écraser comme une pierre...

Instinctivement, l'Arbi avait saisi « le manche », s'efforçant de rétablir la stabilité de l'appareil qui, se redressant un peu, glissa alors sur un plan incliné vers un atterrissage moins brutal ; ce qui permettait aux passagers d'espérer tirer leur peau de l'aventure...

Mais, soudain, l'appareil fut enveloppé de flammes : de nouveau crevé par les balles, le réservoir se vidait et, l'essence prenant feu, l'incendie se communiqua au fuselage...

— Adieu, l'Arbi ! cria Suzy à demi asphyxiée.

— Vive la France ! hurla le légionnaire cramponné à la direction, en dépit des flammes qui l'environnaient.

De terre, à la vue de cette masse incandescente qui allait s'abîmer au milieu d'eux, les insurgés poussaient des hurlements de joie !...

## XXI

### ÉVASION MOUVEMENTÉE

C'était vraiment miracle que Suzy et l'Arbi eussent pu sortir indemnes d'une semblable catastrophe ; et cependant ce miracle s'était produit...

Le premier, l'ancien légionnaire avait réussi à se



débarrasser de l'amas de bois calciné et de ferraille tordue qui le recouvraient.

Ensuite, vivement, il avait tiré à lui la jeune fille dont les vêtements commençaient à flamber. Aucune brûlure sérieuse, heureusement, ne les avait atteints ni l'un ni l'autre.

— Fuyons ! clama-t-elle en entraînant son compagnon.

Et elle lui montrait une bande d'insurgés qui accouraient de toute la vitesse de leurs jarrets.

Mais, à peine une centaine de mètres parcourus, d'elle-même elle s'arrêta, convaincue de l'inutilité de leurs efforts.

Déjà la meute hurlante était sur leurs pas...

Conservant son sang-froid, elle supplia l'Arbi de renoncer à une défense qui ne pouvait avoir pour résultat que d'aggraver leur sort et ils attendirent avec calme l'arrivée de l'ennemi.

Brutaux, grossiers, les Mexicains, s'étant emparés d'eux, procédèrent sans tarder à leur interrogatoire.

Quel était cet avion ? D'où venait-il et en quel lieu se rendait-il ?... De quelle mission était chargé le pilote ?... Eux-mêmes, qui étaient-ils ?...

A toutes ces questions les prisonniers opposaient le mutisme le plus complet...

— Ils ne savaient rien, déclarèrent-ils : donc, il leur était impossible de répondre.

Mais cette attitude devait laisser incrédules ceux qui les interrogeaient d'autant que si l'ignorance des prisonniers en ce qui concernait l'avion était jusqu'à un certain point admissible, il n'en pouvait être de même pour eux personnellement.

A cette objection Suzy répliqua très nettement :

— Pour nous arrêter, vous avez une raison, j'imagine : l'usage, pas plus au Mexique qu'ail-

leurs, n'est pas qu'on mette ainsi la main sur les gens, sans leur dire de quel crime ils sont accusés.

— ...A moins, ajouta l'Arbi, qu'on n'ait affaire à des bandits, désireux de vous arracher une rançon.

Il ajouta froidement :

— Ce qui me paraît être le cas.

Ces derniers mots mirent en fureur les insurgés ; et quelques brutales bourrades démontrèrent à l'ancien légionnaire qu'il est mauvais parfois d'avoir la langue trop longue...

Cela ne l'empêcha pas de réclamer hardiment sa mise en liberté ainsi que celle de sa compagne, menaçant les insurgés de leur faire payer cher leur audace.

Mais les autres accueillirent par des ricanements les menaces de l'ancien légionnaire et, pour toute réponse, les entraînaient, Suzy et lui, jusqu'au camp.

Là, ils furent enfermés séparément dans des tentes devant lesquelles furent placées des sentinelles, avec consigne de tirer sur les prisonniers à la moindre velléité d'évasion...

Une fois seule, Suzy sentit, pour la première fois peut-être depuis qu'elle était lancée dans cette tragique aventure, sa fermeté d'âme l'abandonner : il lui semblait maintenant que le sort qui avait paru durant quelque temps, vouloir lui être favorable, se tournait contre elle...

Dans ce pays perdu, aux mains de ces coquins, qu'allait-elle devenir, sans personne qui pût s'intéresser à elle, ni s'inquiéter d'elle ?...

Bob Rutledge était enfermé au fort Wilson, le commandant Wickley était en route pour rejoindre le général Carrington et son fidèle défenseur, l'Arbi, était, comme elle, prisonnier...

Suzy devait cette fois renoncer à tout espoir...

C'est alors qu'elle se souvint des dernières paroles que son père avait prononcées sur son lit de mort :

« N'oublie en aucune circonstance, avait dit le vieil officier, que la fille du colonel Morton est Américaine. »

Ce souvenir fouetta l'énergie de la jeune fille, lui faisant honte de son découragement...

— Une vraie Américaine, songea-t-elle, ne doit jamais perdre courage, surtout quand elle a pour elle le bon Droit !...

Il lui parut impossible que sa chance qui, en tant de circonstances, l'avait tirée des pires dangers l'abandonnât et, réconfortée soudainement par la conscience qu'elle avait de lutter pour la bonne cause, elle s'enroula dans la couverture mise par ses gardiens à sa disposition et ne tarda pas à s'endormir...

Dire que son sommeil était profond serait mentir : elle aimait trop les sports et était trop fille de soldat pour ne pas savoir qu'il est des circonstances où il ne faut dormir que d'un œil... et elle se trouvait dans l'une de ces circonstances.

C'est pourquoi, vers la fin de la soirée, fut-elle brusquement éveillée par des clameurs farouches qui éclataient à travers le camp, clameurs de joie, autant qu'il lui fut possible de discerner.

Quelles en étaient les causes ? Cela elle ne pouvait l'imaginer.

Elle avait cependant l'intuition qu'un événement grave venait de se produire : mais lequel ?

Vainement, elle avait passé sa tête sous la toile de tente pour essayer de se rendre compte.

La nuit, assez claire, lui permit seulement de voir la sentinelle qui déambulait lentement, d'un pas lourd et ensommeillé, devant les tentes où elle et son compagnon étaient enfermés.

Là-bas, cependant, sur la lisière du camp, que gardaient ainsi qu'elle avait pu voir, quand on l'avait amenée, des batteries d'artillerie, régnait une grande agitation.

Des silhouettes vagues agitaient en l'air leurs grands chapeaux, souhaitant la bienvenue à un cavalier : celui-ci, dressé sur ses étriers, paraissait haranguer la foule à laquelle il montrait une manière de drapeau blanc qu'il tenait à la main.

Puis, brusquement, sa mission sans doute remplie, il piqua des deux et disparut dans la nuit.

Evidemment, pour que le camp des insurgés fût mis ainsi en rumeur, il se passait quelque chose de grave, et ce quelque chose, il importait de tout tenter pour le savoir.

Aplatie contre le sol, elle souleva à nouveau la toile de tente, mais cette fois du côté où se trouvait dressée celle qui servait de prison à l'Arbi ; après quoi, elle appela doucement.

Maintenant un silence absolu régnait et le prisonnier, qui ne dormait pas, ne pouvait manquer d'entendre l'appel de la jeune fille.

Mis au courant par elle de ce qui se passait, il décida séance tenante qu'effectivement il fallait tout tenter et, à son tour, il regarda au dehors.

La sentinelle continuait à déambuler : mais là-bas tout était redevenu calme et silencieux.

(Voir la suite au dos).



La possibilité de fuir lui apparut aussitôt et dans son cerveau germa un plan d'évasion...

Tout d'abord, s'emparer de la sentinelle et lui prendre ses vêtements que Suzy endosserait...

Ainsi affublée, elle se substituerait au Mexicain, et l'évasion de l'Arbi ne serait plus ensuite qu'un jeu.



Ensuite... eh bien !... ensuite..., on avisait suivant les circonstances.

Ah ! le coup fut prestement exécuté, car ni l'un ni l'autre n'étaient gens à hésiter longtemps, lorsqu'une fois ils avaient décidé d'agir...

Tandis que la jeune fille surveillait d'un regard aigu les alentours, l'Arbi, lui, dressé dans la fente qui servait d'entrée à sa tente, guettait le moment propice pour assaillir la sentinelle qui, sans soupçonner le coup, continuait à déambuler nonchalamment.

Soudain, comme elle passait à sa portée, les bras de l'ancien légionnaire se détendirent comme des ressorts et ses mains happèrent le Mexicain à la gorge, l'empêchant de jeter un cri d'alarme.

En même temps, prestement, il attirait à lui le corps inerte.

L'escamotage avait eu lieu avec une telle discrétion que nul, dans le camp, n'aurait pu se douter de ce qui venait de se passer.

Mais, tout à coup, au moment où l'Arbi commençait à lui retirer sa veste, le Mexicain, reprenant ses esprits, tenta de se dégager : une lutte terrible commença alors entre les deux hommes, lutte d'autant plus ardue pour l'Arbi que celui-ci devait immobiliser une main, celle qui tenait son adversaire à la gorge. En sorte que, pour maîtriser son adversaire, il se trouvait en réel état d'infériorité.

La nature avait, heureusement, départi à l'ancien légionnaire une force peu commune, si bien que, même privé d'une partie de ses moyens de défense, il réussit à dominer le Mexicain.

Celui-ci une fois étendu à terre, immobile et muet, l'Arbi eut tôt fait de le dépouiller de son uniforme qu'en dépit de l'intervalle qui séparait les deux tentes il réussit à faire passer à Suzy.

Une fois en possession de la défroque, la jeune fille ne fut pas longue à s'en revêtir ; armée de la carabine de la sentinelle, la prisonnière se glissa hardiment au dehors.

Une fois là, elle se mit à déambuler devant les tentes avec une crânerie admirable, ainsi qu'elle avait vu faire au factionnaire.

D'un regard rapide, elle inspectait tout autour d'elle et constatait qu'aucune alerte ne semblait à craindre.

Là-bas, devant les canons qui allongeaient dans la pénombre leurs cous d'acier, sur lesquels un rayon lunaire jetait des clartés sinistres, un factionnaire, accroupi au pied d'un arbre, semblait assoupi...

L'instant était propice.

— Vite, chuchota-t-elle à l'Arbi, fuis d'abord : le front de bandière est là-bas où sont parqués les chevaux, sur le prolongement de l'artillerie.

— Et vous ?

— Quand tu seras parti, je partirai à mon tour.

En hâte, le légionnaire passait par-dessus ses vêtements de vieux habits mexicains trouvés dans sa tente ; ainsi transformé, la fuite lui serait plus aisée.

— Rendez-vous au rio Argentino, dit-il en se glissant au dehors ; si nous n'y trouvons plus la colonne Carrington, tout au moins pourrions-nous savoir la quelle direction elle a prise...

Ayant dit, il se glissa hardiment dans la direction des chevaux.

Mais, brusquement, il fit halte et, retenant son

souffle, demeura immobile, les regards fixés sur la sentinelle.

Celle-ci venait de faire un mouvement.

Sans doute, quelque précaution qu'eût prise l'Arbi, n'avait-il pas suffisamment amorti le bruit de ses pas ; car, éveillé, l'insurgé regarda autour de lui.

Mais ses yeux, encore tout embrumés de sommeil, ne distinguaient qu'imparfaitement les choses et il ne remarqua pas le fugitif dont la silhouette se confondait avec les arbres au milieu desquels il se tenait tapi...

Après s'être bruyamment étiré les bras, l'homme reprit sa posture première et s'assoupit.

Alors, l'Arbi se remit en marche, doucement, à pas de loup.

Enfin, quand il se jugea assez loin pour pouvoir reprendre sa course, il se redressa et s'enfuit de toute la force de ses jarrets.

Sans en donner l'éveil, il se glissa parmi les bêtes, hésitant à en prendre une...

Certes, à cheval, il avait chance de filer plus rapidement, mais il suffisait du moindre bruit pour mettre le camp en alarme.

Et il ne devait pas oublier que Suzy attendait son départ pour fuir à son tour.

Or, la fuite de la jeune fille se trouverait compromise si la sienne mettait l'ennemi sur le qui-vive.

C'est ce qui le décida à renoncer aux chevaux.

Il verrait à se débrouiller !

Ayant passé à travers les pièces d'artillerie, il atteignit, en se traînant sur le ventre, la lisière d'un petit bois.

Suzy, qui le surveillait de loin, l'ayant vu disparaître à travers les troncs d'arbres, estima que le moment était arrivé pour elle d'agir.

Quittant les tentes devant lesquelles jusqu'alors



elle avait continué à se promener, la carabine sur l'épaule, elle prit le même chemin qu'avait suivi son compagnon...

Mais, moins bien favorisée que l'Arbi, le malheur voulut pour elle que juste à ce moment la sentinelle, l'oreille frappée par un bruit insolite, s'éveillât tout à fait et bondit sur ses pieds.

Suzy, se jugeant perdue, estima préférable de jouer le tout pour le tout et se jeta sur l'homme. D'un coup de crosse de sa carabine, l'ayant étendu à terre, elle prit sa course, atteignant le poste des chevaux, en saisit un au hasard, et l'ayant, en un tour de main, désentuavé, sauta dessus.

Puis, lui mettant les talons aux flancs, elle le lança droit devant elle, au petit bonheur.

Son premier soin devait être de se soustraire aux poursuites : ensuite, elle aurait tout loisir de chercher sa route.

Il était temps pour elle de fuir.

La sentinelle que l'Arbi avait laissée garrottée dans sa tente était revenue à elle et, ayant réussi à se débarrasser de ses liens, donnait l'alarme.

En un clin d'œil le campement fut plein de rumeurs ; et tandis que les uns couraient prévenir les chefs, les autres, eux, furieux de l'évasion des prisonniers desquels ils avaient eu l'espoir de tirer une forte rançon, se jetaient sur leur camarade et l'assommaient à moitié.

Ainsi apprendrait-il à faire bonne garde une autre fois.

Sans perdre de temps, un peloton de cavalerie se lança sur les traces des fugitifs, avec ordre de les ramener morts ou vifs...

Pendant que Suzy, à cheval, dévalait à travers la brousse, l'Arbi, lui, continuait à courir à perdre haleine : de la vigueur de ses jarrets dépendait son salut.

Assurément, à pied, il se trouvait en moins bonne posture pour déjouer la poursuite probable de l'ennemi ; mais il avait confiance dans l'habileté de sa compagne qui saurait fuir, comme il l'avait fait lui-même, sans donner l'alarme et il espérait fer-

mement que lorsqu'on s'apercevrait de leur évasion, ils seraient déjà loin tous les deux.

Cet espoir, comme on vient de le voir, venait d'être déjoué par sa victime et il n'avait pas parcouru une demi-douzaine de milles qu'à son oreille subtile arrivait l'écho d'une galopade lointaine.

On le poursuivait !...

Déjà !... il frémit, se sentant perdu, incapable qu'il était de lutter de vitesse avec des chevaux.

Mais comme ce n'était pas un garçon à abandonner la lutte avant que ses épaules ne « touchassent », il continua à fuir, décidé à ne s'avouer vaincu que lorsqu'il serait véritablement à bout de souffle.

Et voilà que, soudain, son oreille fut frappée par un bruit dont aussitôt il distingua la nature : un moteur en marche ronronnait non loin...

Une auto passait dans les environs !...

L'Arbi se sentit le cœur traversé d'un espoir !

Peut-être un salut inespéré s'offrait-il à lui ?...

Indifférent à l'écho menaçant de la galopade qui se rapprochait, il demeura immobile un moment, la main au-dessus des yeux, promenant par le paysage un regard aigu.

Bientôt, il discerna, non loin, une automobile qui gravissait en petite vitesse une pente assez forte.

Et, à deux ou trois milles en arrière, tout un convoi de camions suivait dans un nuage de poussière.

Les insurgés ne possédaient pas de services automobiles.

Ce ne pouvait donc être là qu'un convoi américain : d'ailleurs, les coiffures des conducteurs indiquaient suffisamment, même de loin, leur nationalité.

Sauvé !... il était sauvé !...

Instantanément le brave garçon sentit, comme par miracle, ses forces renaître et il se mit à courir avec la vélocité d'un cerf vers l'automobile qui marchait en tête, faisant évidemment fonction d'éclaireur.

A la vue du fugitif, le chauffeur freina ; en quelques mots l'Arbi conta son aventure et fut autorisé à prendre place, tandis que quelques soldats descendaient pour attendre le reste du convoi et mettre le chef au courant des événements...

On partit en vitesse.

Mais voilà que tout à coup, comme la voiture dévalait une pente, une troupe de cavaliers surgit, qui les accueillit par une fusillade d'enfer.

C'étaient les insurgés lancés à la poursuite de l'Arbi et de miss Captain...

De lui-même, le chauffeur, pour échapper à la fusillade, se mit en quatrième vitesse.

Durant quelques cents mètres, les insurgés continuèrent la poursuite, paraissant décidés à crever leurs montures plutôt que d'abandonner leur proie.

Mais, évidemment, en dépit de la vitesse de leurs chevaux, ils eussent été bientôt contraints de renoncer à la lutte, lorsque

tout à coup le chauffeur, atteint d'une balle, se renversa en arrière, puis fut projeté comme une balle hors de la voiture.

Abandonnée à elle-même, celle-ci fit une embardée terrible à croire qu'elle allait se briser contre un des arbres de la route.

Mais, vivement, l'Arbi, saisissant le volant, réussit à remettre la voiture dans le bon chemin.



Elle roula quelques instants, lorsque soudain une balle bien placée s'en vint briser la direction.

L'ancien légionnaire eut à peine le temps de jeter un cri de rage : l'auto, pivotant sur elle-même, se jeta dans un ravin au fond duquel roulait, avec un bruit de tonnerre, un torrent écumeux.

L'Arbi eut conscience qu'il tombait vers la mort, et il cria à son compagnon pâle d'horreur :

— Cette fois-ci, ça y est !... (A suivre.)

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Georges Le Faure, novembre 1917

Cet épisode sera projeté dans les établissements cinématographiques par les soins de l'Agence Générale Cinématographique à partir du vendredi 1<sup>er</sup> février.